

CHASSE DE L'ELAND DE DERBY
AU NORD CAMEROUN

La Marche Des Lords

Pour une fois il n'y avait pas de raisons véritables de se torturer l'esprit et cette nuit nulle pensée ne viendrait interrompre notre sommeil car sur ce que nous avons tenté aujourd'hui et sur la manière dont nous l'avions fait, nous n'avions rien à regretter et, même si c'était un nouvel échec, nous n'avions pas pris de mauvaises décisions, par exemple nous n'avions pas raté d'approche, surtout nous n'avions pas été trop rapides et dans la fournaise de l'après-midi notre progression était d'ailleurs devenue presque trop lente, mais cela avait tout de même été suffisant car tout ce temps l'éland avait été là juste devant...

*Auteur : Thibault Engelsen, mise en page et illustrations Marcello Pettineo.
Crédits Photo : SAFARIA / Florent Mathieu, Thibault Engelsen & Thibaut Chansac.*



**CAMEROUN • DERNIER ÉDEN
DE LA GRANDE CHASSE EN
AFRIQUE CENTRALE**

«C'EST L'HEURE
LA PLUS BELLE,
LA BROUSSE S'ÉVEILLE.»



Nous n'avions rien à nous reprocher, en quelque sorte il avait tenu son rang, il avait été meilleur que nous, maintenant nous étions tous très fatigués, nous songions à l'eau froide sur nos corps fourbus et aux glaçons qui flottent dans le verre et chacun ressentait cette plénitude qui émane du long effort et des choses qui sont ainsi et qu'on ne peut pas forcer.

Malgré le voile de l'harmattan et l'heure encore matinale, le soleil piquait déjà quand nous avons trouvé la trace. Dans la nuit l'éland solitaire avait déambulé dans la plaine puis s'était rendu à la saline trouver l'irrésistible minéral. Puis il avait mis cap à l'est et, en gravissant le petit escarpement, il avait de-ci de-là grappillé quelques pousses tendres et quelques bourgeons laitieux, mais déjà les petites tiges arrachées puis foulées commençaient à se flétrir sous l'effet de la chaleur et là où elles avaient été rompues la sève avait coagulé. Nous étions donc un peu en retard mais le pied était beau, avec sa belle forme d'olive, le vent, inaliénable, ami ou ennemi selon son gré, était cette fois de notre côté, légèrement oblique, soufflant vers nous et nous avions toute la journée pour progresser et remonter la piste du grand animal.

C'est l'heure la plus belle, la brousse s'éveille, les oiseaux concertent, la lumière rasante fait luire toutes les feuilles, et l'œil est sollicité par toutes les formes, les

couleurs, les mouvements ; le sabot du géant a écrasé la terre et la trace, cette petite déclivité inscrite dans le sol sec, torturé et noirci par les feux, est encore flanquée d'une petite ombre et elle se lit comme dans un livre. On peut progresser rapidement mais nous, d'emblée nous sommes très prudents et notre pas est lent car nous savons que la lenteur est l'une des clés. Ce que dit le sol c'est que l'éland est passé ici il y a plusieurs heures déjà, mais ce que ce petit bout de sol-ci ne dit pas, c'est ce qu'il a fait ensuite pendant ces heures qui nous font défaut, cela est écrit plus loin : a-t-il marché sans s'arrêter, lui l'infatigable coureur de brousse, se nourrit-il à allure plus raisonnable en zigzaguant de branche en branche, s'est-il tout simplement octroyé une halte à l'ombre ? L'un les yeux collés à la trace, les autres inspectant tant bien que mal cette brousse infinie enchevêtrée d'arbustes de tous les verts, nous avançons. Puis rapidement la trace s'emmêle. Il est déjà passé par là cette



nuit pour descendre vers la saline, il a cassé des branches ici et puis là, il s'est arrêté, est parti dans un sens, est revenu, est reparti. Ici ses traces croisent celles plus anciennes d'un troupeau. Tout devient confus. Il faut prendre le large, quitter l'entrelacs de traces, aller devant et marcher en cercle autour de la dernière trace dont nous soyons sûrs. C'est ce que nous faisons, délicatement, mais en vain. Les pisteurs élargissent encore un peu plus le cercle. Puis là, sur la crête de l'escarpement, la voilà. L'empreinte est profonde, la terre a été éjectée par le sabot coupant et dedans gisent des brins d'herbe dont s'échappent à l'extrémité de petites perles de sève. L'éland a couru, et de cela il y a quelques minutes à peine. Quelques mètres plus loin, sa couche à l'ombre d'un grand arbre. Il était là tout près, nous ne pouvions le voir ; lui nous a vu tandis que nous tournions en rond, il nous a vu donc, et il a fui, ruse implacable et vieille comme le monde.

LAISSER AGIR LE TEMPS.

La poursuite, que nous imaginions lente et hasardeuse, prend une toute autre forme. Même pas une heure que nous suivons, et déjà il court. C'est très mal engagé. Nous nous asseyons là où il s'était couché, à l'ombre. Nous attendons en maugréant. Tout cela est très énervant, nous savions qu'il existait une possibilité qu'il ne soit pas si loin, la trace ne disait pas cela du tout mais c'était une

éventualité, et nous y pensions et à vrai dire nous l'espérions, mais la trace était déjà un peu émoussée et nous ne pouvions nous le représenter de manière concrète. Mais maintenant nous en avons la preuve, l'énorme animal était juste là, à portée, masqué par la végétation, et nous n'avons rien vu. Il faut attendre, bien sûr. Dormir un peu. Laisser le temps faire

son travail dans l'esprit de la bête. Il n'a pas nécessairement compris ce qu'il fuyait. Il doit oublier qu'on est derrière lui. La lune est pleine, les nuits sont claires, cet éland a déambulé du crépuscule jusqu'à l'aube.



«LA VÉGÉTATION LE MASQUE
ET SEMBLE SE REFERMER
SUR SON PASSAGE»



Il doit s'arrêter désormais. C'est pour cela qu'il était couché de si bon matin. Avec la chaleur qui s'installe, il n'ira pas loin, il va chercher une nouvelle ombre et s'y étendre.

L'ÉLAND SURGIT TEL UN ÉCLAIR.

Alors minutieusement nous reprenons la piste, facile à suivre, tant le galop a soulevé la terre. Nous progressons tout doucement, nous nous arrêtons sans cesse, nous jumelons devant, inspectons le moindre carré d'ombre. Je cherche dans cet amas ligneux une branche verticale qui serait une patte ou une corne. Sans doute est-il déjà loin, mais dès maintenant il faut être à nouveau exigeant envers ses sens, se forcer à tout observer pour ne pas se faire surprendre encore une fois et regretter sa passivité. Puis rapidement le sol livre à nouveau les précieux indices, la trace se fait

plus légère, plus subtile, après cette fuite rectiligne, le voici qui marche sur un petit sentier bien tracé, façonné saison après saison par le pied des animaux sauvages. Nous redoublons de méfiance et d'attention mais tel un éclair, l'énorme masse jaillit loin devant nous, puis dans un nuage de poussière s'évanouit parmi les troncs calcinés, nous clouant sur place dans l'impuissance, avec pour seule vérité cette vision fugitive et impressionniste du grand éland gris beige happé par l'épaisse végétation, la tête haute, le lourd fanon balançant sous le cou d'ébène, et portées vers l'arrière les cornes épaisses, longues et bien ouvertes, avec leurs belles spirales saillantes et très noires, qui luisent sous le soleil.

Il n'y avait rien à faire. Nous étions lents, concentrés, nous regardions bien, notre horizon était trop limité. Ça a été trop

fugace, c'était trop loin, il y avait beaucoup de branches, tirer était impossible. Maintenant il faut tout recommencer, reprendre la trace et marcher vers un hypothétique contact. Nous pourrions renoncer mais le soleil est haut dans le ciel maintenant, renoncer pour faire quoi, nous désirons un éland, c'est un bel éland, il est devant, le vent est bon, la trace est là, et il reste tout l'après-midi pour le remonter. Nous avançons pour évaluer la distance de sa fuite et le sol dit qu'il n'a pas couru longtemps, il a repris une allure mesurée, semble décidé à descendre cette pente et rejoindre la plaine. Le sol dit aussi que là il s'est arrêté, a fait volte-face, et on voit les empreintes des deux pieds avant



PUB

«LA TÊTE HAUTE,
LE LOURD FANON
BALANÇANT SOUS
LE COU D'ÉBÈNE.»



immobiles sur la terre sèche et on imagine l'animal inquiet, campé sur ses postérieurs, la tête relevée, scrutant ses arrières pour déceler la silhouette de ses éventuels poursuivants.

L'INFATIGABLE MARCHEUR.

Il faut s'arrêter, attendre longtemps, lui laisser le temps. Ce semblant d'ombre fera l'affaire. Midi est passé, le soleil brûle, la chaleur est étouffante, nous sommes las, déshydratés, transpirants, couverts de poussière et de suie et les mélipones –ces minuscules et harassantes petites abeilles- se collent à nos paupières, entrent dans



nos oreilles dans un balai des plus agaçants. Nous reprenons le pistage, suivons cette trace ; il marche. Deux fois il a réitéré son petit manège de bête inquiète : arrêt sous un arbre, volte-face, pattes tendues, narines au vent, oreilles dressées, yeux grand ouverts. Il inspecte, scrute, écoute. Puis il reprend son chemin, avalant plusieurs kilomètres de brousse au pas, mais d'un pas soutenu –c'est à dire des heures et des heures pour nous. Ça se complique et nous commençons à avoir des doutes sur notre entreprise. A cette allure, nous ne pourrions jamais le rattraper avant la nuit. La force de l'éland, c'est sa foulée. Avec l'éléphant et la girafe, il est le seul animal africain dont le pas ne soit pas à l'échelle humaine. Quand il marche à allure classique, il ne cesse de prendre de l'avance et on ne peut jamais le rattraper, c'est impossible et c'est aussi simple que ça. Mais à un moment il va ralentir pour manger, errer en cessant sa course rectiligne, peut être s'arrêter ; et c'est là que nous tenons notre chance. Désormais ce sont les heures les plus chaudes de la

journée et tels des damnés nous marchons d'un bon pas sous un soleil au zénith. Et comme toujours lors de ces longues marches sous le soleil, l'esprit s'enfuit, divague, on avance dans un état de semi conscience, les pensées n'ont plus de sens précis. Il faut lutter, se réhydrater, rester concentré, pour garder le regard perçant, toujours, car à un moment il s'agira de voir avant d'être vu, et surtout, surtout, conserver coûte que coûte ce fil d'Ariane qu'est la trace et qui nous mène dans les profondeurs de l'Afrique.

Depuis plus d'une semaine que nous chassons l'éland, nous devons nous plier au même exercice quotidien qui jusqu'ici reste vain. C'est une marche de forçats lancés à la poursuite d'un mirage. Puis au fil des heures, sans que nous nous en soyons rendus compte véritablement, il semble que le temps et la distance qui nous séparent de l'éland s'amenuisent. Il a cessé sa marche soutenue et rectiligne et le sol dit qu'il déambule, arrache quelques

pousses vertes de ci de là, fait halte à l'ombre puis reprend sa lente progression en zigzag sans but précis. Nous entrons dans la phase que nous espérons, c'est dans les prochaines heures que quelque chose va se jouer. Avec la chaleur le vent tourbillonne et nous inquiète mais dans l'ensemble il nous est toujours favorable. Il faut accélérer un peu la cadence mais pas trop pour ne pas buter sur l'animal. Maintenant les laissées n'ont pas encore été séchées par le soleil, il y a même la tâche sombre de l'urine que la terre assoiffée n'a pas encore pu gommer. Alors qu'il n'était plus qu'une possibilité lointaine, un songe déjà enfuit, d'un coup l'éland redevient un être tangible qu'on peut désirer à nouveau. Il est là juste devant nous, nous le savons, nous sentons sa présence toute proche. Mais il marche et nous ne pouvons le voir car la végétation le masque et semble se refermer sur son passage.

C'est là que l'expression, certes un peu galvaudée, dont on a affublée



Les élands apprécient les salines qui émaillent le territoire.

l'éland de Derby, « le fantôme de la brousse », prend tout son sens. L'animal marche, on le talonne, mais il est invisible, se dérobe sans cesse et il se pare alors d'irréel. Le pisteur de tête garde les

yeux sur la trace mais tout le reste de l'équipe doit lever la tête et chercher à apercevoir cette forme grise. Il faut être audacieux, se décaler de la trace pour s'offrir de nouveaux angles de vues ; pourquoi pas grimper à un arbre pour voir loin devant. Nous atteignons la huitième heure de ce délicat



Eland de Derby (Taurotragus derbianus)

L'éland de derby est le plus grand antilope du monde peut peser environ 900kg - le fanon sans



«LE FARO, CETTE BELLE
RIVIÈRE QUI COULE ENTRE
LES ROCHES.»

piستage et la tension est palpable en chacun de nous car jamais nous n'avons été si proches de l'issue. Mais notre avancée est ralentie par un petit troupeau de cobs de Buffon qui vient dans notre direction; nous devons nous arrêter et nous

agenouiller pour ne pas qu'ils décèlent notre présence. Puis tenter de les contourner. Mais déjà les bêtes sont inquiètes.

Une femelle fait un écart, emmenant quelques jeunes mâles dans sa fuite. Nous reprenons la trace de l'éland puis au détour d'un taillis c'est un couple de minuscules ourébis qui détalent à vive allure.

La brousse a cela de fascinant que tous ses êtres forment un tout et que l'action de l'un détermine la réaction de l'autre. Et la chasse a cela de beau et de désespérant que son issue dépend de tout petits riens. Car c'est trop tard, l'éland alerté est parti au grand galop sans même nous accorder une ultime rencontre et il est temps d'abandonner, la journée est trop avancée, il n'y a plus grand chose à en espérer sinon que la nuit efface notre frustration et dessine, quelque part, une belle trace en olive que nous découvrirons à l'aube et qui, une nouvelle fois, sera pleine de promesses.

C'est ainsi qu'est la chasse de l'éland de Derby, longue et difficile, subtile et exigeante, et à l'issue toujours indécise. L'animal est d'une méfiance sans égale et sait s'évanouir dans cette brousse enchevêtrée qui est aussi son royaume.

L'ART ET LA BEAUTÉ DU PISTAGE.

Lorsque le chasseur se lance à sa poursuite, seule la trace agit comme un lien invisible et il faut tout l'art séculaire des pisteurs d'expérience pour ne pas la perdre et la remonter, suffisamment vite pour espérer un contact avec l'animal, suffisamment lentement pour l'approcher sans qu'il soit alerté. En marchant sans cesse, l'éland offre à ses poursuivants un exercice d'une finesse extrême au cœur de l'Afrique sauvage, mobilisant le corps et l'esprit, abolissant parfois toute notion de temps. Ces longs pistages sont le privilège d'une chasse pure, originelle, sans fard. On peut marcher toute une journée derrière un vieux solitaire presque invisible avalant des kilomètres de brousse. On peut aussi suivre un grand troupeau progressant plus lentement car ralenti par les tous jeunes animaux, mais l'approche est compliquée par la multitude

d'yeux, d'oreilles, de narines, toujours aux aguets. Toutes les chasses sont différentes, tous les sens sont sollicités; une fois c'est la silhouette mystique d'un géant qu'on aperçoit, une autre fois c'est le beuglement caractéristique des veaux qui appellent leur mère, ou encore c'est l'incomparable odeur puissante, suave et douce propre à l'éland que l'on sent amenée par le vent. Et toutes ces petites choses sont uniques et constituent l'une des plus belles émotions cynégétiques qui soient.

Et au bout de la piste, l'animal majestueux, le grand éland d'une beauté inégalable; plus grande antilope du continent noir, lourd et puissant avec ses 800 kg et son mètre quatre-vingt au garrot, des proportions d'athlète d'une harmonie parfaite dans un corps à la somptueuse robe gris beige parée de fines stries blanches qui

semblent avoir été dessinées à la pointe du pinceau. Les grands mâles se reconnaissent à leur corpulence bien supérieure à celle des femelles ou des plus jeunes, et surtout à leur cou épais, recouvert durant les mois de rut, de décembre à mars, lorsqu'ils gravitent autour des troupeaux de femelles, émus par l'éternelle odeur de l'amour, par une épaisse toison noire de jais contrastant avec les teintes claires du reste du corps. Sous le cou se balance ce large fanon si caractéristique de l'espèce et donnant toute sa majesté à la bête lorsqu'elle se déplace avec nonchalance. Puis, ornant la tête au visage finement marqué, le trophée si convoité, véritable objet d'art, trésor de géométrie, ces grandes cornes en V, aux bases épaisses et usées par les frottements des troncs, noires et solides comme l'ébène, et

marquées de cette large spirale qui semble s'enrouler autour de l'étui, monte puis s'efface tandis que les cornes toutes lisses continuent leur course vers le haut et dressent fièrement leurs pointes vers le ciel.



Omniprésents, les Cobs de Buffon peuvent rendre la chasse délicate.





«SES CORNES DE GRANDES SPIRALES SOMBRES.»



Autrefois, dans l'âge d'or des grandes chasses africaines, on chassait l'éland de Derby au Tchad, au Soudan, plus récemment en Centrafrique, sur des territoires immenses, vierges, sauvages. Dorénavant, conséquence tragique d'une Afrique en proie à ses multiples démons, le seul écrin qui subsiste pour la chasse de la belle antilope est la région Nord du Cameroun, terre riche et oubliée, aux grandes savanes arborées, biotope de prédilection de ce géant de la brousse.

Grâce à la chasse, n'en déplaise à certains, les densités y sont excellentes sur quelques zones cynégétiques, notamment sur les territoires qui bordent le Faro, cette belle rivière qui coule en abondance depuis les monts de l'Adamaoua entre les roches éparées, et draine la vie sur les vastes espaces qu'elle traverse.

LA PLUS BELLE DES ÉMOTIONS.

Après les feux précoces, la brousse se pare de tous les verts et les éléphants font bombance de cette nouvelle génération végétale. Les trophées sont beaux, l'aventure authentique. L'Afrique que l'on cherche tous existe encore.



Chasse éprouvante, pistages interminables laissant un goût amer. Depuis des jours trop nombreux toutes nos tentatives ont été vaines. Mais à force de bonne volonté et de travail, vient l'ultime récompense. Aujourd'hui, comme à l'accoutumée, nous avons pisté longtemps, mais cette fois-ci, au bout de la trace, dans les dernières lueurs du jour, il y a ce troupeau qui déambule parmi les graminées et les tendres repousses. Les éléphants marchent paisiblement, mangent, s'entrecroisent. Au bout de la petite plaine, un mâle énorme, sombre,

les cornes longues et épaisses, domine toutes les autres bêtes et flâne comme une évidence. Le vent est bon, nous approchons, suivons la lente progression du troupeau, coincés par des femelles qui s'attardent en arrière. Nous nous cachons derrière un arbre, puis dès que les têtes se tournent nous rampons à nouveau. Nous tentons de couper pour parvenir à la tête du troupeau, il faut faire preuve d'audace, tenter quelque chose. Puis nous parvenons sur une petite crête, les bêtes sont descendues. La vision est unique, une soixantaine d'éléphants vagabondent en contrebas dans la lumière orangée du crépuscule. Des femelles nous ont vu, s'inquiètent, et commencent à se mouvoir comme si la fuite était imminente. Nous sommes immobiles, nous ne pouvons qu'attendre et espérer, il y a une petite percée dans la végétation, des éléphants défilent, des jeunes mâles, puis

d'un coup voilà l'énorme mâle qui avance la tête basse, comme ployant sous le poids des immenses cornes. Tandis qu'il va disparaître dans l'océan vert, le coup de feu brise la majesté de l'instant, la bête accuse, et un flot d'animaux l'engloutit, et disparaît dans un nuage de poussière. Tout est silence, nous descendons, ne voyons rien. Nous suivons les traces du troupeau en fuite, puis une large empreinte semble quitter celles de ses semblables. Sur une paille frêle, une goutte de sang, presque invisible, mais suffisante. La trace mène dans une mer de pailles sèches. L'éland s'est couché là, puis s'est relevé ; nous suivons ce chemin flou de pailles penchées trahissant son passage. Puis le fracas des herbes qui craquent sous la course du géant encore invisible, et d'un coup, comme une illusion, cette vision grisante et fugace à la cime des hautes herbes, nous voyons simplement les pointes des cornes qui luisent et fendent ce tapis végétal en une fuite ultime et

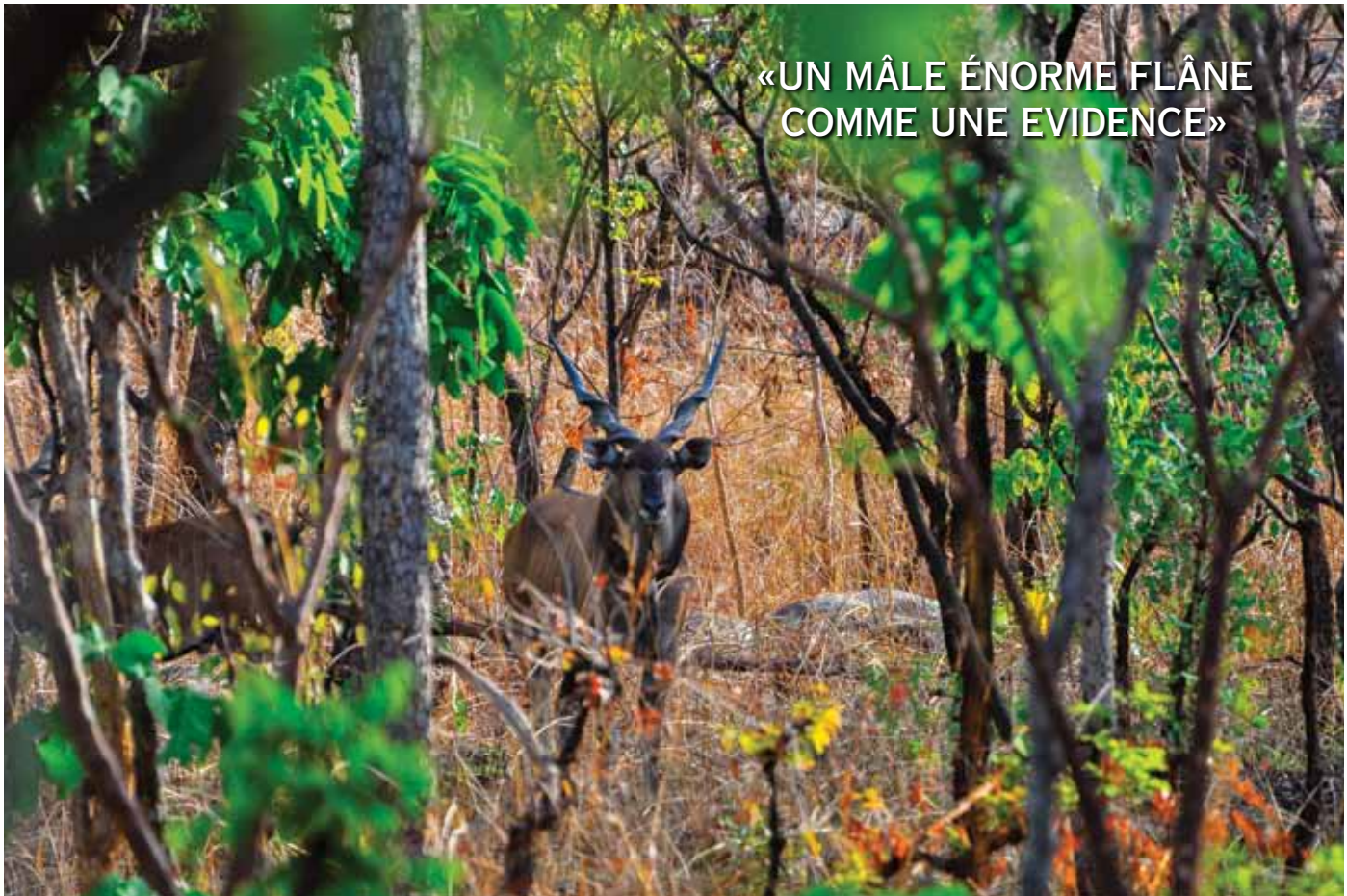
désespérée. Nous courons derrière ce mirage et c'est en sortant des pailles que nous découvrons la grande bête, qui s'écroule alors à l'impact de la balle. C'est la fin d'une longue quête, dont le dénouement laisse une sensation de vide bienfaisante, une joie véritable et une extase étrange,

L'éland méridional

les éléphants de Derby

des grandes plaines

«UN MÂLE ÉNORME FLÂNE
COMME UNE EVIDENCE»



enfantine et feutrée, partie intégrante de la chasse, qu'Hemingway avait si bien décrite dans Les Vertes Collines d'Afrique : « C'était un énorme, magnifique mâle, mort sur le flanc, ses cornes de grandes spirales sombres, largement écartées et incroyables

tandis qu'il gisait à cinq mètres de l'endroit où nous étions quand j'avais tiré un instant plus tôt. Je le regardai, grand, avec des longues jambes d'un gris uni avec les raies blanches et les grandes cornes, fières, brunes comme la chair d'une noix, les grosses oreilles et sa grande belle encolure, à

l'épaisse crinière (...) et je me penchai sur lui et le touchai pour essayer d'y croire. Il était couché sur le côté par où était entrée la balle et il n'y avait pas une marque sur lui et son odeur était douce et agréable comme l'haleine des bestiaux et l'odeur du thym après la pluie. »

